

## XYZ. La revue de la nouvelle



### L'invité

Véronique Grenier

Numéro 86, été 2006

Sports

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3232ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Grenier, V. (2006). L'invité. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (86), 80–86.

## L'invité

# Véronique Grenier

**U**N JOURNAL URBAIN.  
Posé sur la table.

C'est bien pour griffonner, un journal. Le papier imbibe l'encre. Le trait se fait plus gras. On y trouve des images sur lesquelles j'aime défigurer des gens à la manière de Picasso ou de jeunes enfants.

Mais ce n'est pas ça le plus intéressant. Je préfère mille fois commenter, encadrer, souligner et biffer chaque colonne. Toutes les pages y passent. Même la nécrologie. J'aime aussi tracer de petits ronds dans les marges. Parfois un carré lorsque le cœur me le dit. J'utilise même l'empreinte humide de ma tasse à café.

Soleil de ville.

Il existe d'autres surfaces beaucoup plus intéressantes. Par exemple, les murs. Mon appartement en compte douze. De très grands. Cependant, je n'écris qu'au ras du sol et en longeant les cadres de portes et de fenêtres.

Là, l'alphabet me passionne.

Je le copie à la chaîne. En minuscules. Autant de la main droite que de la main gauche. Peu importe.

Je retiens mon souffle. La mine s'appuie fermement sur le plâtre. Je tiens à ce que chaque lettre soit droite et d'égale hauteur. Sans instrument de mesure.

Loin d'être excentrique, je respecte religieusement l'ordre des lettres. B doit toujours suivre A, et Q occupe toujours la dix-septième place.

En d'autres temps, notamment quand il fait soleil, ce sont mes sept fenêtres qui deviennent un terrain de jeu. Comme le rouge à lèvres adhère bien à la vitre, les miennes en portent toutes la marque. Surtout du rouge. Et un peu de rose. Pour adoucir.

J'y ai inscrit un très large éventail de salutations pour les passants. En prenant soin de les rédiger à l'envers. Et pour m'assurer que personne ne se sente mis à l'écart, chaque expression en six langues. Français, anglais, espagnol, allemand, russe et mandarin. Dictionnaires à l'appui.

Je me réserve toutefois quelques mots. Ceux-là écrits avec un crayon à encre indélébile noire.

Je les place au centre de la vitre, au travers des autres.

Ils n'ont rien à voir avec les formules de politesse que j'adresse à ceux qui passent.

Sur la fenêtre de droite de ma cuisine, j'ai noté le mot « écluse ». Pas vraiment pour le sens. En fait, je n'y ai pas réellement pensé. Je crois que, la veille, j'avais écouté un documentaire sur les bateaux.

Rien de plus.

Je n'ai jamais touché au plancher, pourtant lisse. Il ne m'attire pas. Les pieds s'y frottent. Les chiens y dorment. En peu de temps, tout partirait au lavage. Je devrais recommencer à chaque fois.

Je préfère ce qui reste. Ce qui est là pendant des années. Sans changer ni bouger. Une statue dans un parc. Le nom d'une boutique.

Le mien.

Je l'ai écrit au plafond avec de la peinture bleue. Tracé en grosses lettres. Lentement, en laissant glisser le pinceau jusqu'au bout de mon bras. Extension complète.

Ce matin, j'ai voulu décorer la cage d'escaliers. Un locataire s'en est plaint.

La propriétaire m'a renvoyée chez moi. Très vite.

Jusqu'à midi, je suis restée assise sur une chaise. Près de la fenêtre. Je regardais les aiguilles avancer sur l'horloge. Je pensais. J'attendais l'inspiration.

Ensuite, je suis passée au salon. Je m'y trouve encore.

Étendue sur le canapé, je répète mon nom à voix haute en le lisant au plafond. Je deviens rapidement aussi anodine qu'une tuile.

La peur survient. Là. Dans mon ventre.

Ne pas exister. Me confondre avec un mur.

Je me précipite à la fenêtre. Besoin d'autres vivants.

Je note sur mon bras qu'il pleut. Je le vois entre les lignes roses et rouges sur la vitre. Le trottoir est déjà inondé.

Je regarde les gens qui courent. Certains tiennent un parapluie, d'autres avancent la bouche ouverte. Quelques enfants sautent à pieds joints dans les trous d'eau. Ils éclaboussent les passants.

Un jeune homme se tient devant une vitrine. Les mains contre son corps. Il attend. À moins qu'il ne sache où aller.

Je lui offrirais bien un logis. Mais j'ai tant à faire. Et si peu d'espace.

Ses vêtements détrempés collent sur sa peau. Il ne bouge pas. Impassible.

Dans un élan de compassion, je lui écris. Sur un carreau resté entièrement transparent.

Un seul mot : « Viens ».

Aussitôt mon crayon levé, je regrette. L'engagement. Trop tard. Ses yeux s'attardent déjà sur mes fenêtres. Il sourit faiblement. Me voit. Je le salue de la main droite. Pointe le carreau de l'autre.

Il n'hésite pas un instant. Traverse la rue à grandes enjambées et entre sans sonner. J'entends les escaliers craquer sous son poids.

La nervosité s'installe.

Le voici.

La porte entrouverte laisse entendre le bruit de l'eau. Celle qui coule de ses vêtements et forme une flaque sur le sol. Je lui tends une serviette en guise de bienvenue. Il essuie son front, puis ses cheveux et dépose le linge humide par terre. À mes pieds. Je me sens trop mal à l'aise pour me pencher et le ramasser. Il séchera là, près du conduit d'aération.

Je mène mon invité au salon. Sans un mot. Nous n'avons rien à dire.

Il ne s'assoit pas. Préfère regarder et toucher. Il manipule mes livres du bout des doigts. Comme par dédain. À moins qu'il ne soit intimidé.

Il ne me pose aucune question. Le mystère n'existe pas entre nous. Parce que tout est là. La pièce se tient, complète en elle-même. La poussière cimente le décor. Un homme, une femme. Des fenêtres, un canapé. Des livres, des lettres plein les murs.

Je le laisse seul.

Je cours à la cuisine. Chez moi, les émotions et l'appétit vont de pair. Je pourrais facilement vider le contenu de mon réfrigérateur. Aujourd'hui, seuls les œufs et le pain me tentent.

Au salon, l'homme dort lorsque j'y retourne. Sur le divan. Ses pieds dépassent de plusieurs centimètres. Il respire à peine. Je le regarde un bon moment et attends chaque gonflement de sa poitrine avec impatience. S'il fallait qu'un étranger dont je ne sais pas le nom meure dans mon logis ! Sous mes yeux ou dans mon dos ! J'aurais peur. De l'odeur.

C'est pourquoi je ne le quitte pas des yeux. Je le surveille depuis plusieurs heures lorsqu'il tourne son visage bouffi vers moi. Je fais semblant de lire. Pour ne pas qu'il constate que je m'inquiète.

Il quitte son lit de fortune et s'enferme dans la salle de bain. Il y passe une partie de l'avant-midi. Après, je ne sais plus. Le confort de mon lit affaiblit ma vigilance.

À mon réveil, une odeur de viande grillée remplit l'air. Affamée, je me rends à la cuisine. Il n'y a qu'un seul couvert sur la table.

Pas pour moi.

Blessée, j'attrape un vieux roman qui traîne et je me réfugie dans ma chambre. Le bruit des ustensiles qui s'entrechoquent m'exaspère. Il y a bien des voitures qui passent dans la rue et des gens qui crient. Rien ne couvre la fanfare de son repas.

Je souhaite alors qu'il s'étouffe ou tombe de sa chaise.

Premières pensées violentes.

Même si je sais que le malheur ne survient pas sur commande.

De toutes façons, le voilà déjà en train de nettoyer sa vaisselle. Ses mains jouent dans l'eau avec aisance. Il a sans doute travaillé dans un restaurant.

J'ai tourné une centaine de pages de mon livre. Je ne sais toujours rien de l'histoire. Je lis sans rien retenir. Trop occupée à suivre les déplacements de mon invité.

D'après son silence, très long, je crois qu'il dort. À moins qu'il ne soit penché lui aussi sur un livre. Verre de vin à la main.

Je commence à cerner ses habitudes. Le sommeil a dû le frapper. La coupe vient de glisser de ses doigts. Mon premier réflexe : essuyer son dégât. Le second : me caler dans mon lit et dormir. À chacun ses erreurs. Il se coupera certainement. Le pied, au matin.

La nuit s'installe.

Je sens qu'il prend place à mes côtés. Sous les couvertures. Sans doute à cause de la dureté du canapé.

Attentionné, il fait tout pour ne pas me toucher ni me déranger. Son corps se confine dans un espace de trente centimètres.

Bien que gênante, sa présence dans mon lit m'émeut. Peu d'hommes s'y sont aventurés.

La nouveauté me tient éveillée. Mes yeux surveillent les ombres. Mes oreilles guettent la respiration du dormeur. Vieilles craintes.

Au fil des heures, mon voisin se déplie.

C'est sa jambe gauche qui me touche la première. Un effleurement. Son bras poursuit le mouvement. Me caresse au passage. Il se tourne sur le ventre. Me pousse. Je me recroqueville. Il dépasse largement de sa moitié du lit. Le voici maintenant sur le côté. La tête presque appuyée contre ma nuque. La peau nue de mon dos sent le souffle de sa respiration. Nous sommes emboîtés.

La douceur ne dure qu'un instant. À peine ai-je fermé les yeux, qu'il me pousse en bas du lit.

En me relevant, je constate qu'il dort. En étoile. Rien n'est arrivé.

Abasourdie, je me précipite à la salle de bain. L'eau fera du bien à mon corps. Je ferme et verrouille la porte, puis je constate de légers changements dans la pièce. La couleur des serviettes, l'emplacement de la corbeille et la façon de placer le rideau de douche contre la céramique. Il y a même une brosse à dents qui ne m'appartient pas.

Je décide de manger. Des gaufres. Avec beaucoup de beurre. Leur odeur sucrée se glisse cependant jusqu'à mes narines avant que je ne sois rendue à la cuisine. Il est là. Devant moi, la cuisinière et les gaufres. Les siennes. Il chantonne, passe l'assiette sous mon nez et s'assoit. Maître à table.

Une peur soudaine s'empare de moi. Je cours dans tous les sens. Attrape un sac, quelques vêtements, un livre et de l'argent.

Il mange et feuillette le journal du matin.

Je pars.

En bas des escaliers, je vois la rue. Voitures. Travailleurs. Lumières. Vélos. Tant de mouvements s'entremêlent.

Je trouve refuge dans un café. À cette heure, vide. Une table libre près de la vitrine. La serveuse m'y conduit. Sourire aux lèvres. Elle dépose le menu sur mon bagage étalé devant moi.

Je fais un peu de place. Pour manger. L'assiette arrive rapidement. Garder la bouche pleine pour me taire.

*Mâcher mes mots.*

Je regarde dehors. Les gens m'apparaissent plus près.

En levant les yeux, je vois des rideaux à mes fenêtres. Il les a choisis de couleur blanche. Joli. J'aurais dû en mettre avant. La lecture des messages sur les vitres se fait mieux.

Je ne pensais pas avoir autant écrit. De l'intérieur, la perception diffère.

J'aime la sensation de la tasse chaude sur ma peau. Toute mon attention y repose. À présent.

Il y a ma main droite qui se met à écrire. Je ne peux plus m'arrêter. La serveuse m'apporte une pile de napperons. Papier d'exil.

Les propriétaires ont attendu que mon crayon trace le dernier point pour fermer. Ils ont eu la gentillesse de me donner une enveloppe et des timbres. Nous sommes sortis en silence et l'homme a verrouillé la porte pendant que je glissais les feuilles dans l'enveloppe. Je suis partie de mon côté et je l'ai entendu tourner la pancarte « fermé » dans mon dos. J'ai marché jusqu'à ce que je trouve une boîte aux lettres dans laquelle j'ai déposé mes deux cent quatre recommandations pour l'entretien de l'appartement à mon « invité ».

J'espère seulement qu'il pensera à aller chercher le courrier.